

Dominique Sorrente

L'île, comme

« La ressemblance du grain de sable avec le grain de sable est, peut-être, celle qu'il y aurait entre les débris d'un miroir, à l'instant de sa chute, et ceux d'un miroir brisé depuis des millénaires. »

Edmond Jabès

FIGURATIONS DU RELIEF

« Souvent, nous sortions de la nuit, nous prenions la route illimitée ou bien nous regardions l'étendue qui ne pouvait s'atteindre; sur les murs subsistaient les masques de la journée dans l'ombre presque familière où, juste avant que le soleil se lève encore, l'acteur venait faire fondre la cire... »

Il disait avoir appris à feindre, l'art de s'abandonner dans une flaque. Il se voyait comme un écolier accroupi qui sanglote, son pain perdu dans le noir. Quelque part entre eux, à un emplacement déterminé par un autre que lui, une allumette brisée le questionnait.

Il disait avoir aussi le regret du premier de tous les masques.

(à cette époque, les lieux fermés joignaient les lieux ouverts, l'intrication était la règle)

Lorsque le vent se retournait, nous allions au creux de la vague avec la seule voile d'artimon. En d'autres temps, il fallait laisser le vent arrière pousser le bateau. Quand la mer était improbable, nous patientions à l'amarre, en fêtant l'anniversaire de la jeune fille et son règne...

A chacun elle disait :
quel est l'amour dans ta maison?

Ou bien :
où est l'ange qui te protège?

(ce jour-là, les questions restaient seules
dans le vent)

L'hiver est revenu plusieurs fois sur l'île
dans l'année, célébrant dans le gel ceux parmi
lesquels nous voulions être comptés. Le froid de
ce monde-ci investissait tout ce qui dure trop
longtemps, tout ce qui cherche à s'emparer de la
fête.

(Un dieu laid revenait parfois dans le centre
de l'île et s'étendait de tout son long)

Il y avait la marche, l'effort, les battues de
l'automne. Il y avait aussi les choses du dedans qui
laissaient les nuits se défaire. Monde au secret dont
les images se formaient à peine, se plaçaient avec
difficulté dans l'album ou bien se taisaient pour tou-
jours à l'occasion de la nuit nouvelle.

L'île était le regard parfois qui entre dans
les choses.

(la mort au milieu de la vie comme un trait
au milieu de la page.)

L'été y réclamait un abîme de blancheur et de fa-
talité, où il fallait se remettre à l'autre, en tremblant.

Nous rêvions de hasards à notre mesure, de poèmes à ne savoir que dire, d'un monde où blancs et noirs s'annuleraient.

Mais ce n'était que résister à la vie qui sans cesse s'offrant changeait de nom : l'origine était la réciproque de l'ailleurs, la larme croisait le sourire sans l'arrêter.

(Ile vivant de rencontres et de nuits, mer d'une autre mer sans attaches)

Souvent l'imparfait venait sur l'île, comme si la beauté tombait impérieusement de son aile, peu avant que les mots ne la mettent à feu.

Les poèmes s'espaçaient puis se resserraient, l'accès restait toujours ouvert. Les feuillets perdus conduisaient aux différents usages de l'île : l'un d'entre eux était que le vide affronte son labyrinthe, un autre que l'esprit garde le corps.

« Ce qui est advenu », disait le meneur de jeu.
« Ce que je prépare », disait l'événement.

L'ouverture et la clôture avaient leur origine sur l'île. A chaque journée, la distance s'aggravait d'un poème. Il fallait loger quelque temps sous la cendre les désirs confus du cœur et de l'espace, pour retrouver intact dans un peu de clarté l'événement.

« Autrefois l'infini de Dieu se notait d'un point dans l'espace. On y vénérât l'endroit par où Il avait commencé à parler. (Quelle est la part du sable aujourd'hui?) » disait-il.

« L'île était à l'intérieur de soi le domaine où l'évidence du voyage redevenait possible. Le commencement et la fin s'offraient d'un même tenant. Aujourd'hui, qu'est-ce qu'aimer? » disait-il.

Se fuir consistait à vouloir capter l'île tout entière d'un regard, à récapituler son nom à chaque page, à dire à l'imparfait ce qui advient.

« Sur quoi prends-tu appui, la rondeur du pays ou son absence? Quel désir s'est donné à toi sans que tu le nommes? »

A l'île, ces mots en mémoire :

« Tu voulais un monde à ta dimension, mais tu ignorais tout de ta grandeur et de ta petitesse, de ta superficie et de ta profondeur. Ainsi le monde peu à peu s'en alla de toi, ta voix te devint suspecte, les marques des chemins s'effacèrent l'une après l'autre.

Quand les navigateurs fendirent ta solitude, tu avais perdu prise depuis longtemps. »

LE DIEU DE L'ÎLE

Les habitants l'appelaient l'Inévitable et le reconnaissaient à l'acharnement qu'ils déployaient tantôt à l'anéantir, tantôt à l'exalter.

La malice était de savoir derrière quoi il se dissimulait. Parfois simplement, une boucle ponctuée de trous, telle notre éternité malmenée.

Ils descendirent toutes les marches pour atteindre l'entrée la plus haute. Ce fut un long travail de patience et d'ardeur en toute occasion. Enfin, le dernier jour, ils façonnèrent son image.

Selon lui, toute vérité préparée devait s'échanger contre un mensonge fortuit. Le résultat d'un exercice valait moins que la danse pour l'obtenir. Seuls les enfants pouvaient arrêter l'eau et fermer les conduites sans retenir d'aller à l'aventure.

Parfois le dieu intervenait : « Mais dans ces eaux ce que tu tires se noie, disait-il. L'obscurité, à un moment ou à un autre, confond l'étincelle. Alors inexorablement, nous dévalons l'escalier... »

« J'imagine le définitif, là où il n'y a rien : c'est ma façon de rire et d'entreprendre. Plus tard, l'apparition menacera. Des nuits viendront sur les versants. L'éternité déplacera son signe. Je modifierai le destin qui se cache dans la lettre jalouse de l'alphabet » avait-il prévenu.

VISAGES DE L'ACTEUR ET DE LA JEUNE FILLE

Toute sa vie, il chercha avec gravité ce qu'il lui importait de dire. Le matin de sa mort, il fut pris d'un grand éclat de rire qui embrasa ses derniers instants.

Au commencement, il ne s'était attaché qu'à l'art de tromper le mieux possible. Il cherchait à maîtriser son pouvoir. Puis vint le jour où il lui sembla que l'illusion cherchait à lui parler. Il crut

alors comprendre que le jeu ne lui appartenait plus, qu'aucune partie, désormais, ne serait perdue ni gagnée d'avance.

Chaque fois, il changeait les règles et il ignorait ce que ces changements quotidiens signifiaient. Quelle nécessité, quelle malice étaient contenues dans le jeu? Au fil des jours, il eut l'impression que l'illusion lui parlait de plus en plus, tant qu'au bout de quelques années de boniments, on l'entendait après chaque tour de magie questionner le public en disant :

« Est-ce que mon jeu vous plaît? »

Et il y avait une grande fébrilité dans son regard, au moment où venait la réponse des autres.

« La nuit envers soi-même, le cache de la mort : quel est le nom de celle que j'aime? » disait-il.

Lorsque la fête fut terminée, la jeune fille demanda combien de temps subsisterait une lampe que ni l'on n'éclaire ni l'on n'éteint. Puis elle entra dans la nuit blanche.

Sur la pierre, ces mots :

« Il me revient de rouler la pierre du seuil, pour que le tombeau s'ouvre, pour que le vide prenne toute sa place. Après le temps, la mort que je suis ne pourra plus s'écrire ».

Un jour, elle avait dit : « Si je suis la guitare, qui pleure le chant? »

ÉCUEILS

Ouest

En plein vent,
presque rien qui suffise
à l'exercice d'un oiseau

Nord-est

L'anxiété veille sous l'icône
tandis que s'efface peu à peu
la pensée vieille,
l'immobilité dans une odeur de bougie

Sud-est

Sur les lèvres de la faille
le désir te réfugie
où brille le reflet

Sud

D'un autre côté,
ce soir, sans faute,
à la croisée des routes

Sud-ouest

Habite ceux
que tu ignores
Maintiens en haute mer
la barre noire

Nord-ouest

Le signe qui ponctue
l'instantané, l'envers
joint à l'endroit

Est-ouest

L'oiseau de l'île sait
ce qui est de la terre
L'herbe de l'île sait
ce qui est du ciel